

LE REPAS DU SEIGNEUR, Sacrement de l'existence réconciliée

Les anciens rites se défont. Ce qui jusqu'à présent permettait aux chrétiens de se reconnaître dans une même célébration est sujet à de multiples contestations. La liturgie du repas eucharistique, telle qu'elle nous est parvenue des temps anciens, à travers de multiples remaniements, et malgré de non moins multiples réajustements, laisse nombre de croyants dans l'indifférence. Ils ne découvrent plus, dans les antiques symboles ou dans les gestes hiératiques, la proclamation chaleureuse de leur vocation fraternelle ou l'annonce anticipée de la réconciliation promise par les prophètes. Lassitude, interrogation et inquiétude se font jour partout. Comment célébrer unanimement une réconciliation dont les signes nous font défaut ?

Dans une situation si fluide, le théologien est tenté d'abandonner l'expérience troublante et crucifiante de l'Eglise actuelle : il est plus simple de s'en rapporter aux seuls documents bibliques, plus simple de déchiffrer le sens de l'Eucharistie indépendamment de notre propre devenir. Mais l'Eucharistie n'est pas un document archéologique livré au décryptage des savants. Elle est un geste de l'Eglise à pratiquer aujourd'hui et dont le sens est donné dans l'actualité. C'est maintenant, dans nos hésitations et nos tâtonnements, qu'il faut vivre et rendre intelligible le sens enraciné dans le geste du Christ lors de la Cène. Aussi me paraît-il impossible de poser l'Eucharistie comme sacrement de l'existence réconciliée si n'est pas mis à nu le malaise à l'égard de la célébration.



Le malaise remonte assez loin dans la conscience chrétienne : il tient, pour une part, à la disparition des symboles dans la liturgie. Le geste simple du repas pris ensemble s'est trouvé peu à peu, par la pression des impératifs du nombre, réduit à une « cérémonie ». Les symboles premiers ont perdu chair et sang. On ne les vit plus : la liturgie a cessé d'être action, elle est devenue explication. Cette désagrégation des gestes symboliques dans la sphère du sacrement correspond à celle qui se produit dans le monde profane. En France, seuls les anniversaires nous rassemblent : même le mouvement de Mai qui se voulait créateur se célèbre de façon mortuaire. Il est un souvenir commun sur lequel, ému, on se penche. Tout militant se transforme promptement en ancien combattant. Nous n'avons de symbole que pour les gestes passés : où sont les fêtes du présent ?

Les fêtes de l'Eglise n'échappent pas à ce processus cérémoniel. Nous nous souvenons de la mort du Seigneur. Sans doute proclamons-nous sa Résurrection et attendons-nous son Retour. Mais y sont célébrés le passé, rarement le futur, presque jamais le présent. Or le geste eucharistique n'est pas le rappel d'un anniversaire : il est une action. La théologie médiévale s'efforça de dépasser la notion de « mémorial » par celle de « présence réelle ». Malheureusement celle-ci se trouva quasi séparée du geste symbolique : le repas. Le rapport entre l'annonce de la mort du Seigneur, la proclamation de sa résurrection et le symbole structurant la célébration (le repas ou le partage du pain) demeure obscure. Aussi le malaise provient-il de notre incapacité à vivre le symbole comme l'expression de ce qu'accomplit le Seigneur dans l'existence quotidienne. Le symbole sacramentel paraît ou superflu, ou mensonger. Pour beaucoup, le vécu ne s'enrichit pas de s'exprimer en symboles : il se suffit à lui-même. Notre nostalgie de symboles dénoncerait notre répugnance à vivre, sinon sur un mode abstrait, irréel, la réconciliation ou la fraternité chrétiennes ; de l'existence réelle, où elle renonce à prendre chair et sang, la réconciliation dérive vers le culte, forme symbolique de ce qu'on désire, mais qu'on redoute d'incarner.

Le hiatus entre la symbolisation défailante et la signification explique l'iconoclasme de beaucoup : il faut réintégrer le symbole eucharistique dans la vie de tous les jours. Par cette opération drastique à l'égard des formes traditionnelles, les contestataires pensent redécouvrir le sens originel des gestes de Jésus. Les liturgies domestiques répondent à ce désir de proclamer Jésus vivant et source de réconciliation dans le profane, là où surgit dans la rencontre chaleureuse une anticipation de la transparence future. Le pain reprend sa forme ; le vin, sa saveur ; les gestes du repas, leur consistance ; le partage, sa signification. *La cérémonie est sacrifiée* pour qu'advienne la réalité. Mais le prosaïsme des gestes sauvegarde-t-il la distance nécessaire à l'opération symbolique, à l'évocation du « pas encore » et de l'« ailleurs » sans lesquels le « maintenant » cesse d'être signifiant ?

**

La piété du XIX^e siècle réduisit le symbole ou le sacrement à un signal. Ainsi, dans l'Eucharistie, le repas fraternel disparut-il au profit de l'attention à la seule présence réelle. La messe devient alors la cérémonie par laquelle on se donne le Christ présent. Peu importe le symbole : il suffit d'un indice, le pain signalant le « corps » du Christ. Procéder de cette façon pose un hiatus insurmontable entre le dogme et la célébration, entre le dogme et sa signification existentielle.

Porter attention à la « présence » indépendamment du symbole de cette présence, c'est ne pas saisir l'Eucharistie dans son sens sacramentel et ce fut trop souvent le moyen de la réduire à un acte de dévotion privée. Des auteurs spirituels ont substitué le cœur à cœur à la célébration fraternelle. Les chrétiens ne voyaient plus comment ce sacrement est, en même temps que la promesse d'une existence réconciliée, la critique de notre existence concrète. Aussi n'est-ce qu'à partir du symbole dans lequel se donne la présence que le sens de l'Eucharistie est saisissable. La définir comme sacrement de l'existence réconciliée oblige à mettre en lumière le lien entre symbole et « présence réelle ».

**

L'Eucharistie est un repas ; ce repas a valeur symbolique. Les contestataires de la liturgie officielle et les participants des célébrations domestiques ont pour fin de donner au symbole sa consistance. Ils veulent un vrai repas où le pain soit partagé entre tous et le vin goûté. Ils refusent une cérémonie dont l'ordonnance est externe et relève du spectacle. Ils désirent que la signification du *dogme* se donne à voir dans la pratique. Ces requêtes sont pleines de santé. En effet si l'Eucharistie est un repas c'est que le repas est essentiel à sa signification. Je ne saisis ce que l'Eucharistie veut me dire et l'attitude qu'elle exige de moi que si j'ai mesuré intuitivement la portée du repas humain. Nous disons : l'Eucharistie est le sacrement du Corps du Christ, qui est l'Eglise. Nous tenons donc spontanément qu'est impliqué dans le sacrement du Corps, non seulement le Corps individuel du Christ, mais ce dont il est la source, le Corps de l'Eglise : l'humanité pour autant qu'elle se construit en vue du Royaume de Dieu. Ces données de la foi nous orientent vers une interprétation du symbole qui ne soit pas individualiste : faire un repas, ce n'est pas d'abord se nourrir, c'est manger ensemble. Ainsi dans l'Eucharistie, l'acte de se nourrir ne s'entend légitimement qu'à l'intérieur de l'acte symbolique dans lequel il intervient : le repas ensemble. Manger ou se nourrir est un acte biologique, animal ; il peut être humain, il ne l'est pas nécessairement. Manger ou se nourrir est arraché à la pure subsistance animale par la coexistence : manger ensemble. C'est pourquoi le symbole fondamental de l'Eucharistie n'est pas l'acte de se nourrir mais le repas fraternel. C'est ensemble que nous mangeons le pain, et pour le manger ensemble, il faut le partager : l'acte de se nourrir devient humain dans l'acte du partage : partager son repas avec quelqu'un, c'est le reconnaître comme un frère. Le passage de l'acte de manger au repas fraternel et donc au partage correspond à celui de l'animalité à l'humanité. Manger est un acte d'appropriation, exclusif de tout partage. Les animaux se battent pour une proie, les enfants se querellent pour une sucrerie. Manger exclut donc autrui, en fait un rival ou un ennemi. Subsister, c'est exclure, et de sombres légendes, telles

celle du Radeau de la Méduse, témoignent de la permanence de l'animalité dans l'homme : la rareté mène à la guerre ou au meurtre. On comprend dès lors pourquoi le symbole dans le sacrement n'est pas l'acte de manger : il resterait un acte d'appropriation ou d'exclusion, non un acte de communion. Ce serait non point le symbole de l'existence réconciliée, mais celui de l'existence séparée. Les commentaires spirituels selon lesquels la nourriture eucharistique, le Corps du Christ, changerait le sens de l'acte de manger, enflent l'opposition entre le symbole, ce qui se donne à voir, et le sens. Si nous mangeons le Corps du Christ, il faut que cette manducation soit faite en communion, c'est-à-dire que dans l'acte sacramentel soit nié ce que requiert biologiquement l'acte de manger : l'exclusion.

L'homme nie ou transcende l'animalité de l'acte de manger par le « manger ensemble » : il partage sa nourriture. Ainsi là même où l'exclusion la plus forte existe, l'être humain pose comme sa négation le partage, et s'arrache à l'animalité pour entrer dans l'ordre de la coexistence. Le partage est l'effort pour surmonter constamment l'appropriation exclusive et entrer dans un ordre où l'autre homme n'est pas le rival mais le frère ou l'ami. Toute célébration, depuis celle de l'amour jusqu'à la fête religieuse, inclut généralement le repas. La coexistence s'affirme là où l'opposition devrait être la plus radicale. Nos relations pleines de politesse nous cachent notre victoire sur l'animalité. Songeons à sa fragilité dès lors que menace de nouveau la rareté. On pourrait évoquer à ce propos les drames que causent les guerres. La pénurie des denrées alimentaires et les comportements qu'elle suscite montre que le partage est la conséquence d'une victoire sur la nature animale.

Manger ensemble est une des formes de la réconciliation : l'homme n'est plus un ennemi pour l'homme. Inviter à sa table est un acte d'amitié. Mais le processus de la réconciliation est un processus qui n'a pas de terme. Le partage n'est jamais pleinement accompli ; la pratique ancienne de l'hospitalité le soulignait fortement. Partager avec l'ami, la famille, c'est

ne pas accomplir pleinement ce que signifie l'acte de manger ensemble : l'appropriation et l'exclusion inhérentes à l'ordre biologique peuvent reprendre force dans la loi interne du groupe excluant tout autre groupe. Les conquérants mangent ensemble le butin de leurs rapines. Aussi le mouvement du partage doit-il nier ce que la dynamique exclusive du groupe risquerait de compromettre : partager son pain avec l'étranger, lui offrir l'hospitalité, c'est reconnaître que le partage n'est jamais achevé puisqu'aucun groupe n'est jamais capable de donner forme adéquate à son sens : l'accueil de l'étranger manifeste la volonté indéfinie du partage dès lors qu'on a commencé à nier l'absolu de l'appropriation animale.

Cette volonté indéfinie est la source d'une contradiction : la fraternité signifiée par le partage, si elle veut être réelle, est limitée ; l'hospitalité, l'accueil de l'étranger, sont le signe de notre incapacité à la réconciliation universelle. Les Eglises ne savent comment échapper à l'abstraction de l'universalité sans tomber dans l'intimisme. L'hospitalité y est en effet pratiquée de façon abstraite puisque personne ne reçoit à sa table. Le repas eucharistique est un rassemblement anonyme. Chacun partage avec l'étranger, mais nul n'est existentiellement frère dans la vie profane. La dialectique de la désappropriation par l'accueil n'a plus de portée réelle puisque le « repas ensemble » n'existe pas. L'anonymat de l'assemblée eucharistique révèle l'anonymat de la vie réelle. Le « repas ensemble » est en fait juxtaposition d'individus. Le symbole donne bonne conscience parce que, n'exprimant que la fraternité réelle, il n'engage pas à la créer.

Etre ensemble exige une réconciliation dans l'existence profane et non seulement dans le symbole. Manger ensemble est l'acte par lequel on atteste symboliquement que la totalité de l'existence est fraternelle. De nombreuses contestations de la liturgie aujourd'hui se fondent sur la séparation entre le symbole et la réalité. Des hommes et des femmes qui ne se connaissent pas, et peut-être travaillent de façon contradictoire dans la société, les uns maintenant un système d'exploitation,

les autres luttant pour une transformation rationnelle des rapports économiques et politiques, se réunissent pour célébrer la « réconciliation » s'accomplissant en Jésus-Christ. Ces chrétiens, pensent les contestataires, craignent que le symbole du pain partagé sorte de son cadre rituel. Ils veulent des cérémonies, non des sacrements. Ils tiennent à ce que soit séparée la « présence réelle » de sa signification manifestée par le pain partagé. Révoltés par ce détournement de sens, les contestataires récusent la liturgie officielle qu'ils qualifient de spectacle et créent les liturgies domestiques dans lesquelles le symbole du repas exprime une existence déjà réconciliée ou chaleureusement fraternelle. Nous sommes ainsi entraînés vers une forme de célébration qui est l'approbation du déjà accompli : l'Eucharistie est le sacrement de la fraternité réalisée. « Ma messe, disait un prêtre, c'est trinquer avec des copains au café du coin ». La catégorie de l'interpersonnalité si utilisée aujourd'hui fait du repas un acte de l'intimité, et les liturgies souterraines sont des liturgies de la camaraderie.

On ne saurait sans esprit critique faire sienne cette interprétation de l'Eucharistie. Elle contient, il est vrai, un aspect positif. Le symbole du repas partagé en effet, à moins de se nier comme symbole, ne peut se réaliser dans le seul rite. Il ne peut être symbole que s'il n'est pas un élément isolé de l'existence quotidienne ou profane. Le repas partagé est symbole parce qu'il révèle le lien entre une fraternité qui se constitue dans l'existence réelle et sa source chrétienne : ce qui advient dans la rencontre du frère, c'est quelque chose qu'aucune parole humaine ne saurait pleinement élucider. Seul le partage du pain qui est le « Corps du Christ » fait apparaître ce qui est toujours caché. L'an dernier, l'intercommunion si discutée de Pentecôte s'inscrivait dans cette perspective. Après avoir lutté politiquement ensemble, s'être reconnus frères dans le but poursuivi, catholiques et protestants ont signifié que les barrières confessionnelles étaient surmontées dans la pratique, et qu'en conséquence ils pouvaient partager ensemble le pain qui est le Corps du Christ, mort pour notre réconciliation réelle.

Il reste, cependant, que cette façon d'envisager l'Eucharistie n'est pas entièrement satisfaisante. Le symbole du repas dans les liturgies souterraines exprime la fraternité déjà réalisée, rarement le partage avec l'étranger. Le repas eucharistique tend à devenir l'approbation d'une fraternité constituée plus que l'exigence d'une réconciliation universelle à instaurer. L'aspect fraternité y est davantage souligné que celui d'hospitalité. En un mot, l'attention se porte sur le « déjà-là », et non sur le « pas encore ». Or une semblable perspective risque d'évacuer le symbole : il est inutile de doubler par une liturgie ce qui est vécu immédiatement dans le quotidien. Trinquier avec des camarades au café du coin, comme disait ce prêtre, c'est le quotidien. Si l'Eucharistie est l'expression du quotidien seul, il est inutile qu'elle se réalise dans une distance à son égard, ce qui est le propre du symbole. Le prosaïsme de nos liturgies provient de leur caractère superflu. C'est dans le dialectique du « déjà-là » et du « pas encore » que s'enracine la symbolique sacramentelle. L'antique affirmation de la « transsubstantiation » explicite que le repas humain ne devient chrétien, qu'il ne passe de l'ordre de l'expression à celui du symbole, que s'il y a « conversion ». Parce que l'existence n'est pas encore pleinement réconciliée, il n'y a pas de place pour l'immédiateté pure ou la transparence des relations entre les hommes : la dualité entre le sacrement et la vie quotidienne rappelle sans cesse que le Royaume de Dieu n'est pas encore instauré. C'est en partant de cette dualité qu'il faut montrer que le repas eucharistique prend tout son sens dans l'affirmation évangélique : « Ce pain est le Corps du Christ ».

L'Eucharistie n'est pas un repas prosaïque, elle est une célébration en forme de repas. La célébration la différencie des autres repas festifs ou quotidiens. La parole, partie intégrante de la célébration, l'arrache au cercle étroit des préoccupations et des joies profanes. « Chaque fois que vous faites ceci, nous dit l'apôtre Paul, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ». Le repas eucharistique est donc

célébré en mémoire de la Pâque du Christ, il s'insère dans une histoire dont le terme est encore à venir, il est de ce fait une annonce. Sans doute le repas festif célébrant l'amitié s'inscrit-il dans une histoire, mais c'est une histoire personnelle. Dans l'Eucharistie, il est question de l'histoire totale de l'homme. La mémoire de la mort du Seigneur, l'annonce de son retour, brisent l'immanence d'une fraternité s'accomplissant dans l'instant. L'Eucharistie projette la fraternité vers l'en-avant. Le symbole du repas cache autant qu'il révèle. Il cache la source réelle de la communion : elle vient d'en-deçà de nous-mêmes ; il cache la précarité de son accomplissement, le repas-sacrement critiquant la suffisance de l'être-ensemble dans l'instant, l'utopie de la transparence fraternelle réalisée dans notre histoire. Il nous invite à évaluer le provisoire de notre condition à partir du réalisme historique : le Christ qui fut fidèle à la parole prophétique selon laquelle sont liées la reconnaissance de Dieu et la communion universelle a, par sa condamnation et son exécution, révélé l'opposition radicale à l'une et à l'autre qui marque notre histoire et notre vie quotidienne ; il a manifesté la distance infinie entre la visée des symboles fraternels et la pratique historique. Si le repas pascal est un mémorial de la mort du Seigneur, c'est parce que sa volonté de réconciliation totale, selon laquelle la fraternité serait l'expression du lien à Dieu, l'a conduit à cette mort. Aussi est-ce en elle que désormais toute réconciliation, qui ne veut rien sacrifier de la visée des symboles fraternels, trouve sa raison et sa force. Le partage sans exclusion est utopique ; cela ne signifie pas qu'il soit un rêve ; cela signifie qu'il commande le mouvement de notre être et de notre histoire sans pouvoir s'y réaliser. Pour reprendre la présentation biblique, nous ne cessons de démentir depuis Caïn ce qui est visé dans le repas fraternel. Le partage ne serait effectif que si, selon la belle expression de Paul, il n'y avait plus « ni Grecs ni Juifs, ni hommes ni femmes, ni esclaves ni hommes libres ». Toutes les barrières seraient abolies et les différences prendraient pleinement leur signification, non plus d'inimitié, mais de richesse mutuelle. Multiples furent les utopies qui nous assurèrent dans

notre histoire occidentale que, si on pratiquait le principe : « A chacun selon ses besoins », la guerre cesserait de régir les rapports entre les hommes. Et aujourd'hui la dynamique des révolutions, quel qu'en soit par ailleurs le substrat technique et scientifique, s'accorde aux anciennes utopies : lorsque sera juste la répartition et que chacun vivra dans la dignité, l'homme sera né. Il est encore à naître. Aussi, annoncer dans le repas, symbole du partage et de la fraternité, la mort du Seigneur, c'est prendre au sérieux la non-actualité de la réconciliation visée. Par le sérieux de sa mort, Jésus s'est en effet constitué ministre de la réconciliation. Dans les oppositions de races, de sexes, de classes, dont Paul prophétise le dépassement, est à l'œuvre une opposition plus radicale que le Christ nous révèle et que nous attestons en célébrant sa mort.

L'annonce de la mort du Seigneur dans le repas fraternel signifie donc que, dans notre histoire réelle, collective et personnelle, le pain n'est que symboliquement et non réellement partagé, que la réconciliation qu'il signifie n'est pas encore advenue. En d'autres termes, qu'il faille que le pain soit le Corps du Christ livré pour nous pour que le symbole devienne effectif, dénonce notre situation : chaque rassemblement est fraternité limitée et fonde sa puissance de cohésion sur l'exclusion. Que le pain soit le Corps livré du Christ met en pleine lumière l'insuffisance de notre lutte pour la réconciliation, et l'étroitesse de nos symboles. C'est cela même que nous partageons, le pain, qui marque la limite de notre partage. Ainsi la « conversion » du pain au Corps du Christ est l'instant « critique » du sacrement : elle nous fait mesurer la limite de nos symboles en attestant que le repas n'est effectivement symbole, c'est-à-dire venue à l'apparence de ce qui est toujours visé sans jamais être dit, que là où le pain est le Corps du Christ. La parole de l'Institution situe le repas eucharistique à distance de tout repas profane, non pour en détruire la structure et le sens, mais au contraire pour en manifester l'intention cachée. Ce pain est le Corps livré. Ceci nous rappelle que ce n'est pas magiquement que

le Christ est ministre de la réconciliation : il l'est en vertu de son combat et de sa fidélité jusqu'à la mort. Celle-ci atteste que l'histoire est chair et sang, violence et fureur, lutte et opposition. Aucun symbole de réconciliation ne saurait effacer cette donnée. Il faut l'exténuer de l'intérieur. C'est ce qu'a fait Jésus qui a vaincu la mort dans la mort elle-même. Tant que la réconciliation ne sera pas advenue, tant qu'il faudra des symboles pour exprimer la vie souterraine et le désir de l'humanité, le repas eucharistique sera proclamation de la mort du Christ en même temps qu'annonce de son retour. Dénonçant l'ambiguïté de notre situation, au sein même du repas ensemble, le sacrement proclame prophétiquement son dépassement. Le Corps livré et le Sang versé du Christ brisent le mouvement de l'exclusion que tout partage au sein de l'histoire comporte.

Ce serait minimiser le sens de l'Eucharistie que le réduire à l'expression d'une fraternité actuelle ou souhaitée. Sans doute sa célébration, pour être authentique, exige-t-elle l'amorce d'une réconciliation réelle. Mais l'intimité fraternelle déjà réalisée n'en est qu'une forme possible et relative. Elle doit tendre à l'universalité pour être fidèle à sa visée. La mort, comme horizon, ne cesse d'être présente à tout repas, rappelant la fragilité du symbole : il est une victoire provisoire. Que le repas eucharistique soit mémorial de la mort du Christ et célébration de sa Résurrection, témoigne que le dynamisme immanent à la visée du repas ensemble et sans cesse nié dans sa réalisation limitée, trouve sa vérité. Que la nourriture, signe par excellence de l'exclusion, devienne le Corps du Christ que nul ne peut s'appropriier, et qui ne saurait donc être lui-même source d'exclusion, atteste que les barrières s'effondrent et que la lutte pour la réconciliation est effective. Mais le sacrement n'est pas une parole « bénisseuse » : c'est en prenant mesure du mal et de la mort que dans l'actualité de la fraternité, malgré ses limites et le tragique de l'existence, il annonce le dépassement de toutes les oppositions. Ainsi dans le sacrement est signifié que le geste le plus humain de la rencontre fraternelle est, dans un même mouvement, venue à

l'apparence du Royaume futur et attestation de son absence. S'il fallait substituer à l'expression traditionnelle de « présence réelle », celles de « transfinalisation » ou de « transsignification », ce serait dans le but de respecter la dynamique du repas humain, tout en affirmant que, reprise dans la célébration du mystère pascal, elle s'inscrit de façon symbolique dans le projet bienveillant de Dieu et, en vertu de la réconciliation accomplie par l'Esprit dans le Corps de Jésus, actuellement vivant d'une vie indescriptible car non soumise aux limitations de notre expérience, elle est non seulement le geste utopique appelant à une fraternité universelle, mais l'actualisation d'une réconciliation qui ne cesse d'advenir entre les hommes parce qu'elle leur est acquise avec Dieu en Celui qui est la source de toute communion, Jésus-Christ. La « présence réelle » est donc immanente à la dynamique du repas comme pain partagé. L'Eucharistie est, dans cette perspective, le sacrement de l'existence réconciliée.

Ce serait toutefois se méprendre que d'envisager un symbole comme clos sur lui-même : il est le lieu d'échange entre un passé et un avenir, l'explicitation d'une exigence actuelle. Célébrer l'Eucharistie dans un repas fraternel, ce n'est pas s'enfermer dans une réconciliation rêvée, c'est prendre acte de la non-réconciliation réelle dans l'humanité, en vue de mener jusqu'à leur effet dernier les germes de réconciliation présents. Le symbole explicite donc ce que le vécu implique, et, en l'explicitant, il renvoie à ce qui est à réaliser. Attendre le retour du Christ n'est pas renoncer à l'action ; c'est au contraire prendre au sérieux l'exigence évangélique. Faire de l'Eucharistie un but, ce serait une autre façon de la réduire à une signification privée et renoncer une fois encore à en percevoir la puissance prophétique et critique pour notre existence historique. Le repas n'est repas, fût-il célébration eucharistique, que s'il y a vérité de l'existence profane et quotidienne.